

DÉFENDRE L'ÉLEVAGE SANS LE SAVOIR

Commentaire critique à propos de l'article de Nicolas Delon « L'animal d'élevage compagnon de travail. L'éthique des fables alimentaires »

Jocelyne Porcher

ERES | « Revue française d'éthique appliquée »

2018/2 N° 6 | pages 119 à 124

ISSN 2494-5757

ISBN 9782749261300

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-francaise-d-ethique-appliquee-2018-2-page-119.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour ERES.

© ERES. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Défendre l'élevage sans le savoir

Commentaire critique à propos de l'article de Nicolas Delon « L'animal d'élevage compagnon de travail. L'éthique des fables alimentaires¹ »

JOCELYNE PORCHER
SOCIOLOGUE, DIRECTEUR DE RECHERCHE À L'INRA

1. Publié dans le numéro 4
de la *Revue française d'éthique
appliquée* (2017-2).

En ces temps de troubles dans nos relations aux animaux et face à l'aporie très embêtante à laquelle se heurtent les thuriféraires de la libération animale – à savoir comment libérer les animaux tout en continuant à vivre avec eux, ou plus précisément comment se débarrasser des vaches et garder les chiens –, il existe aujourd'hui une réponse opportune : le très pédagogique ouvrage *Zoopolis* de Donaldson et Kymlicka. Nicolas Delon, comme nombre de ses confrères, s'appuie sur cet ouvrage providentiel pour proposer une vie avec les animaux autre que celle que je suis supposée défendre. Je reprendrai trois de ses propositions témoignant des limites tragiques d'une argumentation qui prétend se passer du réel.

EN

English version of this abstract can be found at the end of this issue.

Mots-clés Élevage | animal | travail | animalisme | ignorance

En ces temps de troubles dans nos relations aux animaux et face à l'aporie très embêtante à laquelle se heurtent les thuriféraires de la libération animale – à savoir comment libérer les animaux tout en continuant à vivre avec eux, ou plus précisément comment se débarrasser des vaches et garder les chiens –, il existe aujourd'hui une réponse opportune : le très pédagogique ouvrage *Zoopolis* de Donaldson et

Kymlicka. En dehors de toute recherche de cohérence théorique et sans grand discernement sur la validité des arguments avancés, ce livre est systématiquement convoqué et encensé par philosophes, juristes et militants comme preuve ultime que l'on peut vivre avec les animaux de ferme autrement qu'en faisant de l'élevage, et plus largement que l'on peut vivre avec les animaux domestiques sans le travail et sans la mort.

Nicolas Delon, comme nombre de ses confrères, s'appuie sur cet ouvrage providentiel pour proposer une vie avec les animaux autre que celle que je suis supposée défendre. Je reprendrai trois de ses propositions témoignant des limites tragiques d'une argumentation qui prétend se passer du réel.

1. « Ces communautés offrirait aux animaux espace, compagnie et protection ; on les laisserait autant que possible vivre leur cycle de vie naturel ; on (n')interférerait aussi peu que possible dans leur reproduction. On pourrait, par exemple, se contenter de récupérer l'excédent de lait que le veau ne boit pas. »

Cette proposition est très séduisante et j'y souscris complètement. Il est juste dommage qu'elle manque de nouveauté puisque ce que décrivent ces quelques lignes, c'est précisément le lien historique de travail entre éleveurs et animaux d'élevage². Le lien historique par exemple entre un éleveur de vaches salers et ses animaux dans le Cantal. Les vaches sont dans les prés veillées par des éleveurs affectionnés et attentifs. Elles ont un mode de vie en pleine conformité avec leur monde de vaches. Elles marchent, broutent, ruminent, vivent dans la nature en compagnie de leurs congénères. Elles rencontrent le taureau au moment qu'elles décident et donnent naissance à des veaux. Le veau tête sa mère et le lait restant sert à la fabrication du fromage salers. Historiquement, les salers étaient également des animaux de traction menés à la voix et au chant. On peut retrouver ce type de relations aux animaux dans de nombreux systèmes d'élevage de par le monde. Nicolas Delon, Monsieur Jourdain des pâturages, promeut ainsi l'élevage sans le savoir.

Il occulte toutefois, dans cet éloge involontaire, d'expliquer le devenir du veau au sein de ces « communautés ». Si les vaches ont un cycle de vie naturel, elles vivent en troupeau et donc ce n'est pas un veau qui va naître mais plusieurs, des femelles et des mâles. Si tous ces animaux restent dans le troupeau, les femelles vont à leur tour faire des petits, et les mâles, s'ils sont trop nombreux, ne vont pas forcément apprécier la proximité de leurs trop nombreux congénères. Autrement dit, il faudra gérer ces animaux et en déplacer un certain nombre dans d'autres « communautés ». Et il arrivera un moment où, considérant que le travail avec eux est exclu (voir plus loin), ces « communautés » ne pourront rapidement plus accueillir d'animaux. Ce qui se profile sans l'écrire, c'est la stérilisation des animaux et donc leur disparition progressive. Comme le précisent Donaldson et Kymlicka, sans grande compassion pour les amoureux des vaches ni pour les vaches elles-mêmes, « cela ne signifie pas qu'il n'y aura plus de vaches, simplement il y en aura peu. Il y aura sans doute toujours des personnes désireuses d'avoir des vaches de compagnie (ou des cochons de compagnie) mais dans la mesure où ces animaux seront désormais moins "utiles" (dans des conditions de non-exploitation), leur nombre diminuera et ils

2. Je précise que ce lien a été brisé par l'industrialisation et que ce qui est nommé aujourd'hui « élevage » relève le plus souvent des « productions animales ». Un grand nombre de pratiques d'élevage ont été impactées par l'idéologie productiviste, c'est-à-dire la poursuite incessante de productivité et de compétitivité. Ce qui fait que des formes d'élevage dites « traditionnelles » datent en fait du XIX^e siècle et relèvent de la science zootechnique bien plus que de l'élevage paysan. Lire J. Porcher, *Éleveurs et animaux, réinventer le lien*, Paris, Puf, 2002.

seront de moins en moins nombreux à faire partie de la communauté des humains et des animaux » (Kymlicka et Donaldson, 2016, p. 197). Mais il faut le souligner, nous ne vivons pas durablement avec une population de vaches réduite à la portion congrue. Nous vivons avec des individus, vaches, cochons, brebis, chiens... mais nous élevons des populations, des troupeaux dont la viabilité est assurée par la diversité génétique. Vivre avec quatre moutons dans un pré, cela ne peut se faire que parce que en amont existent des éleveurs de troupeaux de moutons qui assurent le développement de populations animales. Rappelons de plus que les animaux de ferme sont des animaux sociaux et que la vie en troupeau contribue à leur santé mentale et physique.

Dans ces idylliques « communautés », nous ne savons donc pas ce qu'il advient des veaux. Sont-ils librement laissés à la dent de leurs prédateurs ? Ni ce qu'il advient des animaux vieillissants. Quid en effet des brebis qui passé une dizaine d'années perdent leurs dents et ne peuvent plus brouter. Sont-elles invitées à mourir de faim dans un coin de la « communauté » ?

2. « On peut se demander, si la joie motive la recherche et la continuation de ces relations, pourquoi en faire des relations de travail, pourquoi par exemple la compagnie des animaux familiers ne suffirait pas – à tout le moins pourquoi l'élevage serait la meilleure forme de travail animal. »

Le travail est en effet la question qui brouille le bel ordonnancement du monde merveilleux de *Zoopolis*. Dans cet ouvrage, comme dans toute la littérature abolitionniste ou relative aux droits des animaux³, l'engagement des animaux dans le travail ne peut relever que de la domination et de l'exploitation. Il est donc incompatible avec la joie et le bonheur. Il sépare les animaux « familiers », qui nous tiennent gaiement compagnie de leur plein gré, des animaux de ferme asservis. Mais qu'est-ce que travailler ? Travailler, c'est investir son affectivité, son intelligence, son corps dans une activité productive à valeur d'usage (Dejours, 2009). Le travail est central dans la construction de l'identité des êtres humains et nous avons montré qu'il était également central dans la vie des animaux domestiques (Porcher, 2017). Le travail concerne *tous* les animaux domestiques car ce lien productif de biens ou de services est précisément une composante de la domestication. Nous vivons avec les animaux parce que nous travaillons avec eux. Y compris avec les animaux dits « familiers » ou « de compagnie ». Rappelons que les animaux domestiques sont tous par essence familiers puisqu'ils vivent dans la *domus*, la maison et la famille, le canapé ou l'étable. Quant à la compagnie, elle est également un travail. Tenir compagnie n'est pas un rôle naturel, pour un chien par exemple, mais résulte bien d'un travail. Et en premier lieu d'un travail sur soi pour acquérir les comportements qui conviennent à son compagnon humain et à la vie sociale.

Ce qui est un enjeu, ce n'est pas le travail en soi, qui est pour les animaux domestiques comme pour nous-mêmes un vecteur essentiel du sens de l'existence, mais les conditions de travail. Lorsque ces conditions sont bonnes, les animaux sont contents de travailler et le travail produit chez eux ce qu'il produit chez nous, le développement de leurs potentialités et la satisfaction de les mettre en œuvre. Le travail rend heureux et il rend aussi malheureux parce que le réel résiste et que nous

3. Les auteurs de *Zoopolis* prennent leurs distances avec ces théories mais échouent, au-delà de leurs bonnes intentions, à proposer des alternatives crédibles, du fait en grande partie de leur ignorance de ce qu'est l'élevage et de ce que veut dire travailler pour et avec les animaux. Comme c'est le cas pour de nombreux auteurs, leur modèle de relations de travail aux animaux est industriel et occidental. Ce qui les conduit, par exemple, à décrire la tonte comme une épreuve violente et douloureuse pour les moutons. Aux États-Unis, en Australie, en Mongolie, dans le Lubéron.

pouvons échouer. C'est parce que le travail possède ce pouvoir de transformer les individus, humains et animaux, et de les grandir que nous travaillons ensemble en dépit de tout ce qui nous sépare, notamment les conséquences dramatiques pour les animaux et pour nous-mêmes des choix politiques et économiques que nous faisons collectivement. Le capitalisme a détruit le travail et l'a réduit à une compétition sans fin pour la productivité et les profits. Il ne s'agit donc pas de libérer les animaux du travail mais de transformer le travail pour eux comme pour nous. Il s'agit de réinventer le lien en assumant que, à un moment ou à un autre, certains animaux sont abattus et consommés, d'une part parce qu'un système d'élevage – ou un refuge – ne dispose pas de ressources alimentaires infinies – si des animaux naissent ou arrivent, il faut que des animaux partent –, et d'autre part parce que ces animaux font partie de notre système alimentaire.

3. « Nous savons qu'il est possible de se nourrir autrement, de vivre autrement avec les animaux et que critiquer l'élevage animal n'implique pas de refuser qu'on l'améliore tant qu'il a cours. »

« Nous savons qu'il est possible de se nourrir autrement. » Cette assertion a valeur de vérité révélée sans doute car rien n'a prouvé que nous puissions nous nourrir *durablement* autrement, individuellement et collectivement. De très nombreux témoignages au contraire mettent en évidence les problèmes que pose sur la durée un régime alimentaire sans aucune source animale (Kraland, 2018⁴). Nombre de personnes qui se disent « végans » et portent le véganisme en étendard sont le plus souvent « en transition » ou donnent au terme végan le sens qui les arrange. « Végan, c'est la traduction de végétarien non ? » ; « Végan, ça sonne mieux que végétarien⁵ » ; « Je suis *presque* végan » ; « Je suis végan mais je donne à mes enfants une alimentation végétarienne »...

Le véganisme de « transition » est la position la plus commode. Elle permet d'affirmer qu'il est possible de se nourrir autrement, puisque que c'est ce que l'on prétend faire, mais progressivement, voire très, très progressivement. Et en attendant les jours de pleine pureté morale, le végan « en transition » peut consommer du fromage et des œufs en toute bonne conscience. Végan dans l'entre-soi gratifiant d'un restaurant végan et « en transition » à la maison.

Vivre autrement avec les animaux domestiques que dans la violence industrielle et capitaliste, sans nul doute. Mais en ancrant nos propositions de transformations dans le réel et non pas dans des représentations fantasmées. Car, ce qui est le plus frappant dans la littérature animaliste aujourd'hui, c'est le décalage entre ce que sont les animaux pour ceux qui les connaissent, notamment ceux qui travaillent avec eux, et ce qu'ils sont pour les universitaires, les juristes, les écrivains, les journalistes... qui n'en ont le plus souvent qu'une idée de seconde main, voire quasi uniquement *via* des vidéos massivement diffusées sur YouTube ou des lectures elles-mêmes issues de lectures, issues de lecture... Une mise en abyme de contre-vérités ou d'approximations.

L'élevage n'est pas un donné aux contours définis depuis toujours et pour toujours, c'est une dynamique de nos relations de travail avec les animaux en évolution constante depuis des milliers d'années. Il est néanmoins constitué d'un cœur pérenne et universel, la recherche de relations durables avec les animaux, des relations à visée productive

4. Voir également, outre l'ouvrage de Stanislas Kraland, les nombreux retours d'expériences diffusés sur Internet qui rendent compte des problèmes de santé posés par une alimentation végane.

5. « Le mot végétarien est un peu long et barbare, il évoque le régime, la frugalité. Végan, ne serait-ce que dans la sonorité, c'est plus direct, plus puissant, cela porte », précise ainsi Sébastien Arsac (L214). Cité par Théo Ribeton, *V comme vegan*, Éditions Nova, p. 37. Théo Ribeton est un bon exemple de ce double-jeu. Son ouvrage est un argumentaire pour le véganisme dont il affirme qu'il est l'avenir de notre alimentation alors que lui-même est végétarien et avoue ne pas pouvoir se passer de fromage !

– par exemple le fait de monter à cheval pour se déplacer – articulées à des relations qui sont une fin en elles-mêmes, le fait de vivre dans la compagnie des chevaux. Les relations entre paysans et animaux subissent depuis toujours la violence des rapports sociaux et des rapports de classes. Mais c'est au XIX^e siècle sans doute que l'élevage a été le plus violemment transformé puisqu'il l'a été dans son essence même, la relation aux animaux et la reconnaissance de leur altérité. Il l'a été dans sa désignation puisque la zootechnie a affirmé que l'élevage était ce que la discipline zootechnique affirmait qu'il était : une exploitation des animaux à des fins économiques appuyée sur tout l'appareillage conceptuel et pratique destiné à maximiser la production animale et les profits qu'elle génère.

Il ne s'agit donc pas « d'améliorer l'élevage tant qu'il a cours » mais, de refaire de l'élevage et de le faire savoir. De rompre avec les productions animales, les systèmes industriels mais aussi l'idéologie qui les sous-tend. Il s'agit, à partir du cœur dur de l'élevage, d'inventer de nouvelles façons de vivre et de travailler avec les animaux, non pas en niant la mort ou l'asymétrie des relations entre humains et animaux domestiques, mais en faisant la part des choses entre les valeurs que nous mettons en avant et le réel. Car si manger de la viande est un crime en soi, les Inuits n'ont qu'à mourir de faim et disparaître⁶. Et si manger de la viande n'est pas un crime en soi, qui décide où, quand et pourquoi c'est un crime ou non ?

Contrairement à ce que prétendent certains animalistes, il n'y a pas de « condition animale ». Il y a la condition humaine marquée par la perspective de notre finitude et le sentiment de l'absurdité de l'existence. Sentiment que les animaux n'ont pas puisqu'ils n'ont pas les mots qui permettent de penser l'à-venir et notamment la mort. Ce qui importe pour eux, c'est ce qu'ils ont vécu, qui marque leur mémoire, et ce qu'ils vivent au présent, ce qui donne sens à leur existence. Ce qui importe donc, ce sont leurs conditions de vie au travail. Or, aujourd'hui comme hier, humains et animaux laborieux sont considérés à peu près à la même aune, celle du profit qu'ils permettent de dégager pour les investisseurs. Dans le système capitaliste, cette condition partagée est marquée par un asservissement croissant à l'idéologie dominante et par une violence sociale en grande partie invisibilisée. Idéologie qui promet pour demain une agriculture sans élevage confiée aux mains des industriels des biotechnologies et de l'agriculture cellulaire (viande in vitro...) et un monde social peuplé de robots en lieu et place des animaux domestiques.

À l'opposé donc de ce que prétendent les « libérateurs » des animaux, la seule alternative non capitaliste à la violence industrielle envers les animaux est l'élevage.

6. Cf. par exemple le film *Inuk en colère (Angry Inuk)* de Alethea Arnaqu-Baril, 2017, ONF Canada, 82 min. À propos de la chasse aux phoques, base de l'alimentation et du mode de vie des Inuits, et de sa condamnation par les associations animalistes.

Bibliographie

DEJOURS, C. 2009. *Travail vivant*, Paris, Payot.

KRALAND, S. 2018. *L'expérience alimentaire. Manger et rester sain d'esprit*, Paris, Grasset.

KYMLICKA, W. ; DONALDSON, S. 2016. *Zoopolis. Une théorie politique du droit des animaux*, Paris, Alma Éditions.

PORCHER, J. (sous la direction de). 2017. « Travail animal, l'autre champ du social », *Écologie et politique*, 54.